
L'ANNIVERSAIRE

DE

GEORGES COURTELINE

Voilà vingt ans qu'il nous a quittés, et son souvenir demeure aussi vivant qu'au premier jour. Cette zone d'ombre et de silence que traversent tant de morts illustres avant de prendre leur place définitive, il ne l'aura pas connue : on oublie Barrès, on feint de mépriser Anatole France, et quand, par hasard, la jeune critique s'occupe de Pierre Loti, ce n'est certes pas pour le couvrir de fleurs ; on continue de lire Courteline et de l'aimer. Peut-être parce qu'il fut vraiment l'un des plus français parmi nos grands écrivains ; peut-être parce que son œuvre — réussite singulière entre toutes ! — séduit la foule comme l'élite, l'homme de la rue aussi bien que les *happy few*.

Georges Courteline — qui n'était alors que Georges Moïnaux — naquit à Tours, le 25 juin 1858. Par la suite, et dans son horreur de vieillir, il s'est rajeuni de deux ans, en sorte que la plupart des dictionnaires le font naître en 1860. « J'étais né pour rester jeune, confessera-t-il plus tard, et j'ai eu l'avantage de m'en apercevoir le jour où j'ai cessé de l'être. »

Son père, Jules Moïnaux, venu chercher fortune à Paris, y travailla quelque temps chez un banquier, puis entra comme chroniqueur judiciaire à *La Gazette des Tribunaux*. On lui doit des volumes de contes, des vaudevilles, des opérettes dont Offenbach écrivit la musique, et surtout les *Tribunaux comiques*, qui, après trois quarts de siècle, gardent encore toute leur saveur.

Le futur Courteline, né rue de Lariche, à Tours, chez sa grand-mère maternelle, vit ses premières années entre la Touraine et Paris. A Tours, il demeure tantôt rue de Lariche, tantôt chez son grand-père Perruchot, qui tenait un bureau de tabac, ou encore chez les grands-parents Moïnaux.

A Paris, le ménage Jules Moinaux habite rue de Chabrol. On met bientôt le petit Georges à l'école communale de la rue de Bellefond, où il aura pour condisciple le chansonnier Paul Delmet. L'été, la famille va s'installer à Montmartre où elle possède un pavillon que Courteline a peint dans *Les Linottes* sous le nom de la villa Bon-Abri, et qu'entoure un jardinet derrière le mur duquel, pendant la Commune, seront fusillés les généraux Lecomte et Clément Thomas.

Ce qu'était alors la Butte, Courteline l'a évoqué dans une page charmante et trop peu connue : « Montmartre se présentait alors, et durant de longues années encore, devait se présenter sous l'aspect d'un village — qu'il était en réalité — avec ses pensionnats de volailles dans l'effarement desquelles le passant perdait pied, et ses ménages de canards barbotant à la queue-leu-leu par les ruisseaux de la place du Tertre. Des fermes y voisinaient le long de la rue Norvins, entrebâillant leurs lourdes portes, d'où partaient des tiédeurs odorantes de crèches, sur des croupes d'acajou encroûtées de bouses séchées. A travers l'accumulation des années, je revois la magnificence du jardin de la rue de la Fontenelle, les nuits bleues et les aubes dorées qui en baignaient les ormeaux et les hêtres... Je revois les dimanches de beau temps, les invasions de Parisiens grimpés au sommet de la Butte, chargés de boustifailles diverses..

« La nuit venue et la lune levée, la villa reprenait son calme... Et, tandis que maman me fourrait dans le dodo, où venait aussitôt me rejoindre le minet, compagnon chéri de mon enfance, mon père se remettait au travail... »

De bonne heure, une lucidité redoutable s'allie chez lui à une sensibilité trop vive. « Je me vois encore tout gamin, écrira-t-il plus tard, dans une pièce où se trouvaient quatre personnes, dont deux hommes, tandis que, dans le logement voisin, séparé de nous par une mince cloison, un individu mal élevé administrait à la compagne de sa vie une de ces raclées mémorables qui font époque dans la vie d'une femme. Ce que la malheureuse hurlait, vous le pensez ! Eh bien, que croyez-vous que firent les quatre personnes, dont deux hommes ? Mon Dieu ! elles demeurèrent stupides, comme le héros de Corneille, pâles d'effarement, s'entre-regardant avec des yeux hagards et répétant à tour de rôle, d'une voix affaiblie par l'émotion :

« Tape-t-il ! Tape-t-il ! »

Et il conclut : « De ce jour-là, j'ai été fixé. »

Juillet 1870. La guerre. Jules Moinaux et sa famille ne tardent pas à quitter leur cottage de Montmartre, et, dès le début de la Commune, se réfugient à Iverny, près de Meaux. C'est donc au collège de Meaux que le petit Georges restera pensionnaire lorsque, le calme revenu, ses parents auront regagné la capitale.

Ce fut sans doute la plus mauvaise période de sa vie. A maintes reprises, il insistera, par la suite, sur la tristesse des cinq années passées dans cet ancien couvent transformé en maison d'éducation. Les maîtres chargés de l'instruire ne lui ont pas laissé un souvenir favorable : « Gens plus obstinés que des mulets, plus exaspérés que des déments et plus bêtes que bien des cochons, opiniâtrement résolus à écraser le germe généreux pressenti au fond de nos âmes. »

Cependant, sa vocation se révèle. Il écrit ses premiers vers. On assure même qu'il aurait gravé le premier chapitre d'un roman sur son pupitre fraîchement verni. Par malheur, cet essai, nous ne le connaissons jamais, parce que le collège l'a conservé — avec le pupitre.

Sa fantaisie commence à se révéler. Un inspecteur d'académie, visitant le collège, assiste un jour à la classe d'histoire, où le professeur parlait des finances au XVIII^e siècle.

— Connaissez-vous le nom d'un fermier général ? demande l'inspecteur à l'élève Moinaux.

Et celui-ci, sans hésiter :

— Cincinnatus.

Grâce à ses bonnes notes en latin, le futur Courteline passera avec succès la première partie de son baccalauréat. Il quitte alors Meaux pour faire sa philosophie au Collège Rollin. Là, par malheur, les choses se gâtent : Descartes et Leibnitz demeurent sans attrait pour le jeune Georges, et les sciences exactes ne le divertissent pas davantage. Or — c'est un des traits dominants de son caractère — il ne saurait supporter ce qui l'ennuie. De là, quelques intermèdes bouffons qui viennent parfois égayer les classes de mathématiques.

— Je porte le triangle A B C sur le triangle A' B' C', explique le professeur, et je constate qu'ils coïncident exactement... Vous trouvez cela drôle, monsieur Moinaux ?

— Je trouve ça absurde. Je prends le soleil, je le pose sur

la lune et je constate que ces deux circonférences coïncident exactement... Qu'est-ce que ça prouve ?

— Sortez !

Résultat : échec à la seconde partie du baccalauréat, colère paternelle et mise en demeure de choisir un métier.

Un métier ? Le seul qui fasse envie au jeune Moinaux, c'est celui d'homme de lettres ; mais son père ne l'entend pas ainsi. Jules Moinaux ne croit point à l'avenir de son fils ; il n'y croira jamais. Bien des années plus tard, après la première de *Boubouroche*, il demeurera sceptique : « Oui, oui, dira-t-il en haussant les épaules ; ce n'est pas mal, mais ça ne restera pas : ça se passe dans un café ! »

Et il exige que son fils prenne « un emploi ». Grâce à l'entremise d'un camarade, le jeune Moinaux est engagé aux Bouillons Duval ; on l'affecte au service des fiches, rue Saint-Fiacre ; on lui explique ce qu'il devra faire :

— C'est très simple. Vous vérifiez les additions du jour. Si une caissière s'est trompée au préjudice d'un client, elle doit rembourser la somme indûment perçue. Dans le cas contraire, elle nous paye la différence.

— Mais alors, s'insurge le jeune homme, assoiffé de justice, c'est toujours la malheureuse qui en est de sa poche ?

— Sortez, monsieur.

Exactement comme à Rollin !

Cette fois, M. Moinaux se fâche, et contraint son fils à s'engager. En 1879, Georges est incorporé au 13^e chasseurs à cheval en garnison à Bar-le-Duc, et l'on peut dire qu'il fit son service dans des conditions particulières, puisqu'il passa en tout quatorze mois sous les drapeaux — dont un à l'infirmerie, un autre à l'hôpital et huit en convalescence. Finalement, il est réformé. « Pourtant, confessera-t-il, je n'avais d'autre infirmité que de porter les cheveux trop longs. »

Un ami de son père, Flourens, le fait alors entrer au ministère des Cultes en qualité d'expéditionnaire. Mais, tel son héros, M. Badin, il s'ennuie au bureau et n'y paraît que le moins possible. « J'ai essayé d'aller te voir à ton ministère, lui écrit un ami vers cette époque, mais en vain : tu n'y es jamais ! »

Et pour cause ! Le hasard a placé dans le service du jeune Moinaux un brave garçon que le travail ne rebute point et qui, chargé de famille, voudrait bien arrondir ses maigres appointe-

ments. Aussi accepte-t-il avec enthousiasme un marché ingénieux : il touchera la moitié des appointements que l'administration alloue au futur Courteline, soit 1.400 francs ; moyennant quoi le remplaçant, outre sa propre besogne, assumera la tâche de son collègue et ornera chaque jour la feuille de présence du nom de celui-ci. Et tout ira le mieux du monde, pour la plus grande satisfaction des intéressés, jusqu'au jour où le suppléant bienveillant émet la folle prétention de prendre trois semaines de vacances et demande à Georges de le remplacer à son tour pendant ce temps-là. Passer trois semaines au bureau ? Impossible ! Et, le jour même, l'employé Moinaux va trouver son directeur et lui offre sa démission.

Ce directeur — il s'appelait Dumay — était un charmant homme, qui connaissait la vie. Nul doute qu'il ne ressemblât au délicieux M. Nègre, le directeur des *Ronds-de-Cuir*, « cet homme comparable à nul autre en l'art de passer de la pommade ». Il insiste pour faire revenir Courteline sur sa décision, et, n'y parvenant pas, il trouve une solution qui arrangera tout : il met en disponibilité Georges Moinaux, qui restera en disponibilité jusqu'à la fin de ses jours.

Cependant, Georges Moinaux, devenu Georges Courteline, a fait ses débuts dans les lettres. Il publie dans *Paris-Moderne*, puis dans les *Petites Nouvelles Quotidiennes*, des poèmes et des contes qui passent inaperçus jusqu'au jour où, l'actualité chômant, il évoque ses souvenirs de caserne et écrit *La Soupe*, dont tout le monde connaît le sujet. Au quartier, les hommes se plaignent que la soupe est immangeable et cherchent comment remédier à cet état de choses. Justement, le colonel va passer une revue dans les chambres. Qui osera dénoncer l'infamie du cuisinier ? « Moi ! » proclame bravement La Guillaumette, et tous se l'encouragent : « N'aie pas peur, nous te soutiendrons » ! Paraît le colonel, escorté de son état-major. La revue passée, il interroge : « Pas de réclamations ? — Si », déclare La Guillaumette, qui expose ses doléances. Le colonel l'écoute sans broncher, puis, se tournant vers les cavaliers au garde-à-vous, il les questionne un à un : « Alors, c'est vrai ? La soupe ne vaut rien ? » Hélas ! terrorisés, ils « se dégonflent » l'un après l'autre ; en sorte que la gamelle, qui ne valait rien, vaudra pourtant quinze jours de prison au complaisant La Guillaumette.

Tout de suite, le conte est remarqué ; il s'impose par un accent de vérité, par une force comique irrésistible. Désormais, Courteline a trouvé sa voie. En 1886 paraissent *Les Gaités de l'escadron*, puis l'auteur nous donne en quelques années *Les Femmes d'Amis*, *Le Train de 8 h. 47*, *Potiron*, *Lidoire et La Biscotte*, *Messieurs les Ronds-de-Cuir*. En même temps, il connaît le succès sur des petites scènes de Montmartre d'abord, puis au Théâtre Antoine et à la Comédie-Française, avec *Lidoire*, *Un Client sérieux*, *les Boulingrin*, *l'Article 330*, *Boubouroche*, *La Paix chez soi*.

Tous ces ouvrages, qui lui ont assuré une juste réputation, on a prétendu qu'il les avait écrits au café ; on est allé jusqu'à dire qu'il y avait passé sa vie. Cela est inexact. Au vrai, le café aura été, pour Courteline, un laboratoire. C'est là qu'il a contemplé Boubouroche, épanouissant son allégresse naïve parmi les cartes abattues ; c'est là qu'il surprit les propos des manilleurs ingénus et le coup d'œil narquois du plongeur qu'égayait le travail incompréhensible de celui qu'il appelle « la gourde », c'est-à-dire, tout simplement l'homme de lettres dans l'exercice de son métier. Oui, le café fut en vérité pour Courteline ce qu'était, pour Molière, l'échoppe du barbier de Pézenas.

Voilà ce qu'on ne doit pas perdre de vue quand on pense à l'œuvre de ce grand écrivain. Lorsqu'il entrait dans une brasserie, serrant sous le bras sa serviette bourrée de papiers, il pénétrait dans son champ d'expériences, et rien ne l'offensait plus que d'être pris pour un quelconque tombeur d'apéritifs. Un jour qu'il visitait le Salon des Humoristes, il s'arrêta brusquement devant un dessin qui le montrait attablé en face d'une pile de soucoupes. Alors, invoquant le nom du Seigneur, il entra en fureur et faillit tout casser. Il avait raison. Le caricaturiste réalisait une synthèse inexacte puisqu'il confondait le *moyen* avec le *but*.

* * *

La jeunesse de Courteline s'est écoulée presque tout entière dans ce Montmartre qu'il a tant aimé. C'est là qu'il vécut avec sa première femme, Mlle Suzanne Berty, artiste charmante, mais assez peu faite pour diriger un ménage. Après la mort de celle-ci, il épouse, en 1907, Mlle Brécourt, qui avait été son interprète, et une vie nouvelle commence alors pour

lui : une vie de famille très douce. Mme Courteline — qu'il a baptisée Marie-Jeanne — sera jusqu'à la fin l'admirable compagne de ce grand artiste, qui est le meilleur des hommes, mais non le plus facile à vivre. Elle créera autour de lui cette atmosphère d'ordre et de calme à laquelle il aspirait depuis longtemps, peut-être sans le savoir. Elle saura, le moment venu, se faire la plus dévouée des gardes-malades. « Qu'est-ce que je deviendrais si tu partais avant moi ? » lui demandait Courteline, quelques jours avant sa mort. Détail touchant : Mme Courteline n'a pas une seule lettre de son mari, car, en vingt-deux ans, ils ne se sont pas quittés un seul jour.

C'est dans cette atmosphère paisible que vient le surprendre la guerre — la guerre à laquelle, comme beaucoup de Français, il n'a jamais cru. Au début de septembre 1914, il quitte Paris avec Mme Courteline et s'installe à Rochecorbon, puis à Tours, où il demeurera presque continûment jusqu'à la fin de 1916.

C'est de là qu'il adresse à son ami, M^e José Théry, l'éminent avocat, des lettres où il se peint lui-même (car ce grand misanthrope est un cœur enthousiaste et généreux) et qui reflètent au jour le jour ses illusions, ses inquiétudes, ses espérances et ses joies.

« 12 octobre 1914.

« Le tableau que vous nous faites de Paris ne nous encourage guère à y faire notre rentrée. Pas de café, puisque pas d'amis, pas de lumière ou à peu près ! Décidément, nous attendrons que des jours meilleurs luisent pour lui. Et cela nous sera facile par cette tiède et délicieuse arrière-saison qui favorise notre séjour ici. Nous sommes vraiment tout à fait bien dans ce petit hôtel à 5 francs par jour tout compris, couchant dans un vaste lit de cuivre duquel nous avons, sur la Loire, une incomparable vue, faisant table commune avec des gens charmants, réfugiés comme nous en Touraine contre la tristesse de Paris, et à 25 minutes de Tours où le tramway me conduit chaque jour pour faire mon bridge avec H... et le juge d'instruction de C..., pour le moment greffier au conseil de guerre avec les galons de fusilier de 2^e classe.

« Les nouvelles nous arrivent à 7 heures du matin et nous les lisons au plumard avec la fièvre que vous pensez. Elles ne sont pas mauvaises et le jour ne tardera pas où elles deviendront

excellentes, mais grand Dieu, que tout cela va lentement ! Et quand verrons-nous la fin de cette abomination ? Quelle guerre ! Pas un jour ne s'écoule qui ne me frappe dans mes affections personnelles ou dans celles des gens que j'aime. C'est le jeune C... avec qui, l'an dernier, j'avais fait toute l'Italie ; c'est le pauvre petit Raynal, de la Comédie-Française, qui me disait si gentiment le jour de la mobilisation : « Monsieur Courteline, si je reviens, vous me ferez jouer *La Paix chez soi* avec Dussane. » C'est Sonolet, qui tirait une pièce des *Linottes* ; c'est mon camarade Charlès Müller ; c'est le neveu de Léon Hennique, tué d'un obus qui lui enlève les deux jambes comme avec une faux, *et cætera, et cætera...* Tout cela est affreusement triste ! Ce serait même à se pendre, sans la certitude du triomphe qui nous paiera de toutes nos misères et dont, personnellement, je ne doute pas plus que du soleil qui nous éclaire. Oui, il n'y aurait plus qu'à se tuer s'il en devait être autrement, car ce serait la fin de tout, la preuve que Dieu n'existe pas, ni la justice, ni la raison, ni rien de ce grand patrimoine de confiance et de vérité qui nous permet de prendre gaiement les petites saletés de la vie. Mais je suis tranquille : tout ira bien, et ceux qui se sont rencontrés dans le chagrin se retrouveront dans l'allégresse. Dormons donc sur nos deux oreilles ! Demain nous paiera d'aujourd'hui... »

(*Sans date.*) (1915).

« ... Nous allons à peu près bien, à cela près que j'ai toujours la tête comme un manège de chevaux de bois et les mains à tel point envahies de rhumatismes qu'il m'est quelquefois impossible — et ceci pendant des semaines ! — de promener ma plume sur une feuille de papier. Cela va un peu mieux aujourd'hui : belle occasion que j'empoigne à la crinière de vous envoyer de nos nouvelles et de vous demander des vôtres, après lesquelles je languis. Nous avons quitté Rochecorbon où nous étions restés deux mois, et sommes descendus à Tours où, vraisemblablement, nous sommes installés pour toute la durée de la guerre, la vie, comme nous la pratiquons, représentant sur ce qu'elle nous coûterait à Paris, une économie de 30 % au moins. C'est qu'il faut aller à l'épargne, mes droits d'auteur étant réduits à zéro franc zéro centime, et les choses ne se présentant pas comme à la veille d'une solution ! J'avais, heureusement, en vue de divers

voyages, mis de côté 500. louis ou à peu près, que je casse l'un après l'autre et ne dévore qu'avec une sage lenteur ; mais si, au mois d'août prochain, nous en sommes toujours au même point, il me faudra songer, hélas ! à attaquer mon pauvre petit capital... Enfin, d'ici le mois d'août, de l'eau passera sous le pont. En attendant cette date lointaine, je tue le temps du mieux que je peux. Par les vieilles rues qui me virent naître (en des temps déjà si reculés !) je vais aux côtés de Marie-Jeanne, évoquant les chères ombres de ceux qui ne sont plus et l'image des amis fidèles qui, comme vous, mon cher Théry, daignent m'honorer de leur affection... »

« Mai 1915..

« Dans l'attente des grandes journées dont l'aube luit à l'horizon, je vous envoie, mon cher Théry, nos amitiés les meilleures. Nous avons, hier, déjeuné et passé une partie de l'après-midi chez M... Et voici que, rentrés à Tours, nous y trouvons la bonne, la grande nouvelle du déclenchement italien, débarquée en notre absence avec les journaux de Paris !

« Ah ! quelle joie !... Avec cela, on prétend que le déclenchement roumain ne peut pas ne pas être la conséquence fatale de l'entrée de l'Italie dans la danse ! En sorte que, d'une minute à l'autre, les gredins vont se réveiller avec deux millions d'ennemis de plus sur le râble !... Sans compter que le jour, proche peut-être, où la Victoire sera assurée, nous verrons les Bulgares, les Grecs et autre rigolos très forts pour le côté du manche, accourir à notre secours en vertu de l'éternel principe : « Nous sommes cent contre un, courage ! »

« Alors, les pauvres gens qui avaient cru mourir sans avoir rien fait pour mériter leur peine, sauront la signification exacte du terme : « Rire homérique » ; car il n'est pas de plus hilarant, de plus consolant, de plus doux, de plus suave, de plus délicieux, de plus ineffable spectacle que celui d'un salaud qui se fait casser la gueule quand il a tout fait pour cela, et f... une beigne qu'il a cherchée ! Et ce spectacle, nous y assisterons ! »

« Tours, 13 juillet 1915.

« ... Oh ! je suis bien de votre avis sur la question balkanique : il semble qu'une diplomatie de gâteaux ait — de notre côté, bien entendu — mené et conduit cette affaire. Mais l'interven-

tion des Bulgares ne peut avoir et n'aura pour effet que de retarder une solution dont je doute de moins en moins. La robustesse allemande dépasse, je le reconnais, tout ce que l'on en pouvait imaginer ; tout de même, on se fatigue, à la longue ; on ne donne pas dans l'offensive un effort à ce point formidable et soutenu sans se coucher chaque soir un peu plus éreinté qu'on ne s'était levé le matin. Cependant, l'Angleterre donne à cette heure un coup de collier sérieux et se trouve chaque jour un peu plus forte que la veille. Quant à nous, nous sommes admirables : j'ai, au front, de nombreux amis, aussi bien chefs que simples trouffions : ces bougres-là sont étonnants ; ils ne doutent pas plus de la victoire que si nous la tenions déjà !... Nous la tiendrons ! Ce n'est pas fini, certes, mais cela finira bien, et c'est le principal.

« Et les petites revues de la Guerre dont les Parisiens s'amuse, que vous ont-elles fait, les pauvres ? Elles n'insultent à la douleur de personne... Il ne faut pas accorder aux questions de pur sentiment plus d'importance qu'elles n'en méritent. Tours, ville, en somme, de troisième ordre, dépense chaque dimanche 10 à 12.000 francs *rien que pour rigoler*. J'entends : aller au cinéma, au théâtre, au café-concert, boire son vin blanc à Vouvray et manger à Saint-Avertin ses fritures et sa matelote. Et après ? Cela empêche-t-il que la France se couvre de gloire et soit en train d'écrire la page de son histoire la plus grande, la plus généreuse qu'elle ait écrite depuis la Révolution ? Non, n'est-ce pas ? Alors ? Ne vous chagrinez donc pas, croyez-moi, de ce qui ne vaut pas qu'on s'en soucie ; souffrez que la petite grisette qui veille en l'âme de tout bon Parisien applaudisse, pleurant d'un œil et riant de l'autre, à de petits couplets de revue dont le tort le plus grave est d'être mal rimés, et laissez faire aux dieux, comme dit le vieil Horace. Tout ira bien. »

« 19 septembre 1918.

« ... Le fait est que les événements sont rudement loin de ce qu'ils furent, et que le temps est peut-être proche où nous verrons, à l'horizon, luire l'aube longuement attendue. En attendant, vive la France qui se couvre de gloire jusqu'au cou ! Vive Clemenceau, qui est toute la Convention, et vive le maréchal Foch, qui est aussi grand que Napoléon ! Lloyd George et

M. Wilson sont admirables aussi, mais c'est le père Clemenceau qui m'épate le plus. Quel homme ! Il n'y a que la France pour pondre des oiseaux pareils ! Décidément, mon vieux, ça y est. On les aura ! Il n'y a plus d'erreur ! »

* * *

C'est peu de temps après la guerre de 1914 que je fis la connaissance du grand écrivain. J'accompagnais au Théâtre-Français, en matinée, une amie commune, la charmante Germaine Gallois. Pendant l'entr'acte, nous croisons Courteline dans le couloir. Un petit homme au teint brouillé, au visage ensemble osseux et plein, l'œil aigu, la tête dans les épaules, les cheveux rares et raides (d'où, par antiphrase, ce surnom de « Frisé » dont l'a baptisé sa femme). Le nez, fin et légèrement courbe, surplombe une moustache grisonnante ; la bouche est morose ; les doigts longs serrent le pommeau d'une canne. Coiffé d'un feutre mou, il porte un veston croisé, boutonné très haut, un col cassé à larges pointes, une cravate plastron. L'ensemble donne une impression de lucidité gouailleuse, mais surtout de tristesse et de fragilité, qu'on pourrait sans doute résumer ainsi : « A quoi bon ? » ou, mieux encore — sa formule préférée : « Je m'en f... ! »

Près de lui, la charmante Mme Courteline, si étonnamment pareille, en plus jeune, à la créatrice du *Petit Duc*, Jeanne Granier. On me présenta. J'étais fort ému ; pourquoi ne l'avouerais-je pas ? Après la joie d'admirer, il n'en est pas de plus grande que d'aimer ceux que l'on admire. Nous échangeâmes quelques mots sur la pièce qu'on jouait — laquelle ? je n'en ai gardé aucun souvenir — puis Courteline m'invita à le venir voir un prochain jour.

Peu après, je fus reçu dans cet appartement de l'avenue de Saint-Mandé où il vécut plus de vingt ans. Il m'y accueillit, je ne dirai pas avec bienveillance, car le mot implique une nuance de supériorité voulue qui lui fut toujours étrangère, mais avec la plus franche, la plus charmante cordialité.

Il était la simplicité même, d'une modestie ombrageuse qui se dérobaux éloges avec véhémence. Il n'admit jamais qu'on l'appelât « maître ». Il mettait autant d'énergie à rembarquer les flagorneurs que la plupart des hommes de lettres en mettent à les encourager.

Il était foncièrement bon. Sa profonde connaissance des hommes l'incitait à se méfier d'eux, mais son *impérieuse bonté* — c'est le titre d'un roman de Rosny aîné que Courteline aurait pu prendre pour devise — le contraignait à leur rendre service. Au temps où il multipliait les démarches pour faire obtenir la Légion d'honneur à son ami Hugues Delorme, celui-ci lui écrivait : « Si je ne m'excuse même pas de la peine que je te donne, c'est que tu as moins de mérite qu'un autre, étant par ta nature même enclin à obliger ceux que tu aimes. »

Aussi les affections qui l'entourèrent furent-elles nombreuses : comme l'a écrit si justement le docteur Zielinski, dont le dévouement ne lui fit jamais défaut au cours des dernières années, « on a dit qu'il était l'écrivain qui avait le plus d'amis, et les plus fidèles ; c'est qu'on ne pouvait approcher Courteline sans l'aimer ».

Il vieillit doucement, entouré de respect — ce qui ne lui importe guère ! — et d'affection — ce qui le touche bien davantage. Les jeunes, si prompts à secouer le cocotier, l'admirent et l'aiment sans réserve : ne conservera-t-il pas, jusqu'à la dernière minute, cette éternelle jeunesse de cœur qui fait de lui un être à part ? La tendresse vigilante de sa compagne, l'amitié de camarades chers l'entourent ainsi qu'une barrière efficace contre les heurts de l'existence. La critique ne le discute plus. Comme, lors d'une reprise de *La Paix chez soi*, je lui écrivais pour le féliciter, il me répondit : « *La Paix chez soi* ne mérite pas ce que vous en dites, mais la vie s'est montrée si indulgente pour moi que rien ne m'étonne plus d'elle. »

« La vie s'est montrée si indulgente... » Hélas ! ne proclamons heureux nul homme avant sa mort, a dit le poète.

Depuis longtemps, Courteline souffrait du pied droit. En 1924, il passe un mauvais été. Vers la fin de novembre, il écrit à un ami :

« Je ne vais qu'à moitié, souffrant que je suis depuis plusieurs mois d'un ulcère du doigt de pied qui semble tenir à moi rudement plus que je ne tiens à lui. J'ai une peine du diable à marcher, même avec un simple chausson, et ça tombe d'autant plus mal que j'ai en ce moment les répétitions des *Gaîtés de l'escadron* qu'on reprend ce mois-ci à la Scala. Ça n'a rien de grave, mais c'est bien embêtant... »

Bientôt le mal s'aggrave, compliqué de diabète. Courteline doit abandonner les répétitions. Le 2 décembre, jour anniversaire de son mariage, Courteline entre à l'hôpital Péan. Le 7 janvier 1925, on lui ampute la jambe droite au-dessus du genou. Le 5 février, il peut rentrer chez lui ; mais jamais il ne se consolera de cette diminution physique. Pourtant il l'accepte avec courage ; il en plaisante même. Comme, à l'hôpital, le professeur Delaunay lui permet quelques visites en spécifiant qu'elles devront être brèves, Courteline déclare :

— Quel homme, ce docteur ! Il ne lui suffit pas de m'avoir coupé la jambe, il faut encore qu'il me coupe la parole !

Pourtant, la douleur est en lui, secrète et tenace, de vieillir infirme ! Rien de plus mélancolique que les dernières années de ce grand humoriste, bien que les honneurs viennent à lui les uns après les autres. En 1921, il a reçu la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, et il a répondu simplement à l'attaché de cabinet qui venait lui annoncer cette promotion : « Ah ! monsieur, combien j'aimerais mieux apprendre que j'aurai trois quarts d'heure de plus à vivre ! »

Le 24 juin 1926, l'Académie française lui décerne un grand prix extraordinaire, créé spécialement pour lui. Dans son rapport sur les prix de l'année, René Doumic, secrétaire perpétuel, précisera les raisons de ce choix : « ... Parmi nos meilleures traditions, il y a celle du rire français, fait d'observation et de belle humeur, qui aide à vivre comme une chanson de route aide à marcher. A Georges Courteline, héritier d'une lignée qui remonte aux auteurs de nos vieux fabliaux, l'Académie envoie son salut pour avoir si bien su reprendre à son compte et perpétuer cette tradition de bon sens et de finesse, de gaieté franche et courageuse. »

La même année, les deux Rosny, Léon Daudet, Hennique, Jean Ajalbert, Pol Neveux, Gaston Chéreau, Raoul Ponchon et Lucien Descaves votent pour remplacer, à l'Académie Goncourt, Gustave Geffroy, mort quelques mois plus tôt. C'est Courteline qui est élu par huit voix. Le jour même de son élection, il confie à un journaliste venu l'interviewer :

— Et voilà !... Voilà Courteline dans un fauteuil... dans un fauteuil où, malheureusement, je suis cloué, et les meilleures joies ne me rendront pas ma jambe. C'est égal, cette élection me vaut un bien grand plaisir : je n'ai reçu que des marques de

sympathie, et j'en suis bien content. Car, voyez-vous, ce à quoi je suis surtout sensible, ce qui compte pour moi, c'est l'amitié.

Il ne sort plus de sa retraite qu'en de bien rares occasions. Au début de 1929, il déclare à un ami : « Si ceux qui — lorsqu'ils rigolent d'une de ces mille foutaises dont nous faisons tous ici-bas notre ordinaire — disent : « Ça, c'est du Courteline ! » pouvaient voir où en est Courteline, ils comprendraient qu'en fait de paradoxe sinistre, l'imagination la plus dévergondée ne fera jamais aussi bien que la vie ! »

Le vendredi 14 juin, dans la soirée, sa jambe gauche (la seule qui lui reste) est glacée. Le vendredi 21, Pierre Wolff, l'auteur dramatique, Raphaël Duflos, de la Comédie-Française, Pierre Mortier — trois de ses plus chers amis — se trouvent réunis avenue de Saint-Mandé pour déjeuner. Le professeur Delaunay est également là, qui déclare l'amputation nécessaire. Raphaël Duflos s'offre alors pour préparer son ami à cette opération. Courageusement Courteline lui dit : « Retourner à Péan ? Moi, ça m'est bien égal ; les sœurs sont très gentilles. »

Le même jour, vers six heures, une voiture d'ambulance vient le chercher. Il fait un temps magnifique — un de ces soirs d'été à Paris qu'il a décrits avec tant d'amour ! Et c'est réconforté par cette vision qu'il retrouve, à l'hôpital Péan, la chambre 22 au premier étage, qu'il occupa déjà.

L'opération a lieu le dimanche matin. Un moment, on espère qu'elle a réussi, qu'on pourra le sauver. L'un des premiers, le président Poincaré a fait prendre des nouvelles et a transmis au malade ses vœux de guérison. Courteline, pourtant, ne se fait guère d'illusions. Il a demandé à voir un prêtre. L'abbé Mugnier — le confesseur de Huysmans — l'abbé Coqueret, un ancien soldat, aumônier de Péan, se sont présentés. En toute lucidité, avec un courage tranquille, il a reçu les derniers sacrements. Le 25 juin jour de son anniversaire ! à midi 50, il a cessé de souffrir.

Maintenant, sur le petit lit d'hôpital, Georges Courteline dort de son dernier sommeil. Il est vêtu d'un costume gris, sa cravate de commandeur au cou. Entre les mains jointes, autour desquelles s'enroule un chapelet noir, Mme Courteline a glissé trois roses pourpres. La mort a détendu, pacifié le visage aux tons d'ivoire ; sous la moustache tombante, on dirait que glisse un dernier sourire. D'humbles gens, que Mme Courteline n'a jamais vus,

des chauffeurs de taxi, des marchandes de quatre-saisons, se glissent dans la petite chambre, les larmes aux yeux. Ils le connaissent donc ? se demande-t-elle. Ils ne le connaissent que par son œuvre, mais ils l'admirent et le chérissent. N'est-ce point la plus belle gloire, celle qu'il eût préférée !

*
* *

Quand on ouvre un livre, la plus grande joie que l'on puisse ressentir, c'est d'y trouver un homme. Cette joie-là, on l'éprouve pleinement dès qu'on feuillette un volume de Georges Courteline.

Il a laissé des ouvrages qui dureront. Il a donné de la vie militaire une synthèse admirable dans *Les Gaités de l'escadron* et dans *Le Train de 8 h. 47*. Il a fait, dans *Messieurs les Ronds-de-Cuir*, une peinture de la vie bureaucratique aussi vraie aujourd'hui qu'elle l'était en 1893, date de la publication, aussi vraie qu'elle le sera, vraisemblablement, dans l'avenir le plus reculé. Il a porté sur l'homme ce jugement sévère — mais qui pourrait le taxer d'injustice ? : « L'homme est un être délicieux ; c'est le roi des animaux. On le dit bouché et féroce, c'est de l'exagération. Il ne montre de férocité qu'aux gens hors d'état de se défendre, et il n'est point de question si obscure qu'elle lui demeure impénétrable : la simple menace d'un coup de pied au derrière ou d'un coup de poing en pleine figure, et il comprend à l'instant même. »

Quant aux femmes, on lui a reproché d'être sévère pour elles. Sévère ! Il l'est moins que Molière, moins que Voltaire, moins qu'Alfred de Vigny, qui — parce qu'il avait connu quelques déceptions sentimentales — a écrit, dans *La Colère de Samson* :

Une lutte éternelle, en tout temps, en tout lieu,
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme,
Car la femme est un être impur de corps et d'âme.

Ce qui est à la fois désobligeant et fort injuste. La lutte de Boubouroche et d'Adèle nous semble moins tragique, à coup sûr, que la lutte de Samson contre Dalila. Courteline se borne à déclarer : « La femme ne voit jamais ce que l'on fait pour elle ; elle ne voit que ce qu'on ne fait pas. »

La société, comme les hommes, il l'a regardée sans illusions. Son père l'appelait : « l'anarchiste ». Anarchiste, Courteline le

fut-il vraiment ? En aucune façon. Mais il avait le sentiment très net de l'équité. D'instinct, il se révolte contre l'individu, quel qu'il soit, qui abuse de la parcelle d'autorité dont le hasard l'a pourvu pour brimer son inférieur ou son justiciable : l'adjudant, le magistrat qui, sitôt qu'ils ont dit : « Soldat, répondez », ou « Parlez, prévenu », s'empressent d'ajouter, pour clore toute discussion : « Taisez-vous ! »

Et, pour résumer son œuvre et l'influence qu'elle exerce, je ne saurais mieux faire que de citer ces lignes d'Edmond Harau-court, écrites en 1926 et qui sont toujours valables : « Entre tous les écrivains de notre génération, Courteline est un des rares qui trouvent grâce devant les jeunes... Cette unanimité des sympathies ne tient-elle pas à ce qu'il possède et met en œuvre les vertus essentielles de la race ? Cet homme sain et de belle humeur est un total d'hérités. De l'aïeul séculaire, il tient ces deux forces qui tant de fois nous ont servi à nous remettre au point : le bon sens et le sens de l'ironie. Il voit clair et voit juste ; son petit œil pointu perce toutes les façades, les plus humbles aussi bien que les plus somptueuses, et l'expérience lui dénonce qu'elles sont du même mortier. Il regarde et c'est bien assez ; il est le dilettante de la sottise universelle... »

Contrairement à tant de médiocres qui se croient le centre de l'univers, Courteline douta toujours de lui. « Le propre du véritable artiste, disait-il, n'est pas de se complaire en ce qu'il fit, mais de le comparer tristement à ce qu'il avait voulu faire. » Il disait encore : « Une phrase, on croit que c'est facile. Quand il n'y a qu'un sujet, un verbe et un complément, c'est un enfer ! J'ai eu une vie de chef de gare... Mais oui ! Les chefs de gare, ils prennent des wagons par ci, par là, ils les alignent sur des rails, ils attellent, ils sifflent... et le convoi part. Moi, je prenais un mot ici, un mot là, un autre ailleurs ; j'attelais, je sifflais... et ça déraillait ! »

N'empêche qu'il fut un grand, un très grand écrivain, qui réalisa ce miracle de séduire tout ensemble l'élite et la foule. Certes, les plus humbles peuvent apprécier son comique, mais c'est Pierre Loti qui lui écrivait, après avoir lu sa *Philosophie* : « Comme il a eu du flair, votre petit livre, de m'arriver un jour d'angoisse où j'avais tant besoin qu'on me sorte de moi-même ! Je crois bien qu'elle n'appartient qu'à vous, cette drôlerie qui trouve le moyen d'être énorme en restant si fine, et, dans la

trivialité même, de rester distinguée. Et puis, quand vous devenez sérieux, je sens que nous sommes tellement d'accord sur toutes choses ! »

C'est Anatole France qui lui écrivait : « Cher confrère et ami, je vous remercie de m'avoir envoyé *La Conversion d'Alceste*, pur et charmant chef-d'œuvre. Vous comptez, en vers et en prose, parmi les meilleurs écrivains de ce temps et de tous les temps. »

Dans une page célèbre, Sainte-Beuve énumère les raisons que nous avons tous d'aimer Molière, et ces raisons sont indiscutables. On pourrait dire avec la même logique :

Aimer Courteline, c'est regarder la vie en face ; c'est être guéri à jamais de tous les snobismes politiques et littéraires ; c'est apporter un correctif à l'admiration pour tous ces faux maîtres de la jeunesse qui, de quelque idéologie qu'ils se réclament, usurpent « je ne sais quel langage sacré et se supposent, *volontairement*, le tonnerre en main, au lieu et place du Très-Haut ».

Aimer Courteline, c'est haïr l'hypocrisie, l'orgueil, la méchanceté (les trois visages de Satan !) ; c'est pourchasser la Bêtise sous les masques sans nombre dont elle s'affuble, et se venger d'elle, sans colère, par la vertu magique du rire.

Aimer Courteline, c'est estimer les êtres selon leur âme et leur caractère, et non pas selon leurs parures, déguisements et hochets ; c'est sourire de pitié devant la vanité dévorante qui perd tant de pauvres créatures. C'est contempler les hommes avec une lucidité bienveillante, et les femmes — pour peu qu'elles soient jolies — avec une indulgence prête à tous les pardons. Aimer Courteline, c'est avoir l'esprit clairvoyant et le cœur sensible, ce qui constitue le meilleur moyen de traverser l'existence sans être trop dupe, tout en faisant, autour de nous, le moins de mal possible...

Oui, aimer Courteline, c'est tout cela. C'est ainsi que nous l'aimons, nous qui l'avons connu, et que l'aimeront pareillement ceux qui ne l'auront connu qu'à travers son œuvre : d'une tendresse faite d'admiration et de reconnaissance.

ALBERT DUBEUX.